



M. J. F. LEE

C'est avec un grand intérêt que les cercles d'échecs de Montréal ont accueilli la visite de M. F. J. Lee, le célèbre joueur d'échecs anglais, dont la carrière bien connue n'a pas besoin d'être retracée tout au long.

Arrivé aux États-Unis depuis quelques mois, il prit part au tournoi international de New-York, et il remporta le 3^{me} prix, de pair avec MM. Delmar et Showalter.

Il a donné plusieurs séances de son art dans les différents clubs de New-York, Brooklyn, Philadelphie, Washington, Hagerstown et Chambersburg. Tout jeune encore, il prit part à deux tournois de maîtres, à Londres, à des tournois internationaux à Bradford et à Manchester, en Angleterre. Dans le tournoi du Divan, également à Londres, M. Lee a remporté le premier prix en trois occasions, durant les six dernières années, ayant pour adversaires des maîtres célèbres.

Au tournoi du printemps dernier, M. Lee a obtenu un résultat très remarquable, ayant gagnée quinze parties, annulé trois, sans en perdre une seule.

Il a donné une séance au Montreal Chess Club, avec quinze adversaires, gagnant douze parties, en annulant une et en perdant deux. Il a aussi donné une séance de parties simultanées, au Cercle St-Pierre, de Montréal. Comme toujours, M. Lee a maintenu sa réputation de joueur de première classe, en ne perdant qu'une partie et faisant une partie nulle contre quatorze concurrents.

USAGES ET COÛTUMES

DANS LA RUE

Il faut être poli, très poli, même à l'égard des inconnus qu'on croise sur un trottoir. Oh ! va-t-on dire, mais comment témoigner de la politesse, une grande politesse à des inconnus sans se rendre ridicule ?

Il y a une politesse muette et sans gestes qui ne passe pas inaperçue. La femme qui incline son ombrelle à droite pour ne pas éloigner quelqu'un à gauche est polie ; l'homme qui élève son parapluie ouvert au-dessus de celui d'une femme, pour éviter une collision, un *abordage*, est poli. Les gens qui se rangent pour laisser le plus d'espace possible aux autres sont polis ; l'homme qui, voyant venir deux femmes de front, descend du trottoir pour ne pas obliger celles-ci à se séparer est poli.

Est polie, très polie, la personne qui, apercevant tout à coup un être ridicule ou fagote, sait réprimer jusqu'au second regard de curiosité (à plus forte raison le sourire involontaire) qu'elle aurait pu laisser tomber sur l'inconnu que le manque de goût ou, hélas ! la pauvreté expose à la moquerie.

Je connais une femme qui, voyant venir de loin des gens infirmes ou défigurés, auxquels leur malheur imprime une sorte de gêne, fait exprès de laisser tomber sur eux un regard rapide, indifférent, comme on en donne à tout passant, pour leur faire croire qu'il n'y a rien en eux qui excite ou retienne l'attention.

C'est peu de chose, dira-t-on. C'est beaucoup, puisque, selon les cas énumérés, on n'a pas éveillé dans les esprits les remarques désagréables, dans les cœurs un sentiment de malaise.

Dans les petites villes et dans les bourgs, beaucoup de gens timides considèrent comme un supplice d'aller par les rues, même pour faire les courses les plus indispensables. Les habitants innocents ont le goût de s'installer devant la porte de leur maison quand il fait beau, derrière leurs vitres quand le temps est mauvais, et l'infortuné passant sait fort bien qu'il est toisé des pieds à la tête par ces oisifs que la bienveillance n'étouffe pas (comme dit si bien le peuple), et que toutes sortes de réflexions désobligeantes s'échangent entre voisins... sur sa tournure, son allure, sa toilette et sa figure... sur ses habitudes connues ou supposées.

Si vous avez beaucoup d'aplomb, si vous êtes très ferme et très carré, vous trouverez qu'il est absurde de se laisser déconcerter pour de si petites choses.

Cependant le nombre est très grand de ceux qui sont aisément décontenancés par la sottise moquerie de ces argus malveillants... qu'il serait si facile de railler à leur tour, si on daignait détailler leurs imperfections. C'est une impolitesse impardonnable (même à l'égard d'inconnus) de papoter de la sorte sur le compte de ceux qui passent, d'étouffer de petits rires, de se pousser le coude en les désignant du regard, de se communiquer à demi voix, ou tout haut, les observations auxquelles chacun peut prêter. On entend des choses telles que les suivantes : " Il ferait bien de faire redresser les talons de ses chaussures ; " " Il a mis la redingote de son grand père ; " " Ce n'est pas une figure, c'est une betterave ; " " Si on lui aidait à porter son nez " (qu'il a très grand ou très gros) On encore : " C'est la trois cent soixante cinquième fois que je lui vois cette robe et ce chapeau ; " " On ne sait ni qui sont, ni d'où viennent ces gens-là. " " On dirait qu'elle marche sur des œufs ; " " je ne retiens pas sa couturière, " etc., etc.—Il faudrait avoir assez de philosophie pour ne pas écouter ces inepties ; mais non, on se trouble au point de ne plus savoir marcher, on butte sur une pierre, on manque de tomber, et les rires de partir en fusée.

Ces propos bêtes et méchants (qu'on entend moins souvent qu'autrefois, il faut en convenir), ceux qui les tiennent les attribuent à un grand esprit d'observation. J'admets qu'on ne puisse s'empêcher de voir, mais à quoi bon formuler toutes ces vilaines remarques ? Vous blessez le passant inoffensif ou non (car à mon avis, il faut ménager jusqu'aux mauvais) et vous développez sans profit l'esprit de critique qui dormait peut-être chez celui à qui vous communiquez vos belles découvertes.

Et puis, si tous nous avons notre ou nos côtés faibles, nous possédons pour le moins un don. Il est étrange que cette qualité ne soit pas signalée comme les défauts. " Le véritable goût, a dit Voltaire, est de voir les beautés à travers les défauts. " Je fais cette citation parce que justement ceux qui sont à la recherche des laidiers d'autrui croient être doués d'un goût impeccable.

Le jour encore éloigné, où on laissera aller les gens en paix par les rues quels que soient leur vêtement, leur visage et leurs façons, où on ne fera pas de conjectures gratuites et insultantes sur leurs mœurs et leur situation, le jour où chacun se gênera un peu pour le passant coadjoyé, l'humanité aura fait un immense progrès. La politesse de la rue aplanira bien des difficultés.

ANN SEFH.

La Petite, par Edouard Cadol, grand roman populaire, qui a été lu par toute l'Europe, est en vente pour 5 cts à la librairie G.-A. et W. Dumont, 1826, rue Ste. Catherine. Empressez-vous de l'acheter.

NOTES ET FAITS

Sursuperstitions

Sur la fin du Xe siècle vivait en Catalogne le moine Romuald. Les Catalans avaient une telle foi en sa sainteté qu'il voulurent le tuer, dans la crainte que, s'il venait à les quitter, ses reliques, après sa mort, ne vinssent à leur manquer.

* * * *

Une cérémonie funèbre au XIIe siècle

On ne lira peut-être pas sans intérêt le récit que fait un historien français, le sire de Joinville, conseiller de Louis IX, d'une cérémonie funèbre chez les Commaïns, habitants du Caucase, qui enterraient autrefois les principaux de leurs morts avec un cérémonial identique à celui des Gaulois avant la conquête romaine.

" Un riche cavalier était mort et on lui avait fait une grande et large fosse en terre ; et on l'avait assis et paré très noblement sur une chaise, et on mit avec lui le meilleur cheval qu'il eût et le meilleur sergent, tout vivant. Le sergent avant qu'il fût mis dans la fosse avec son seigneur, prit congé du roi des Commaïns et des autres riches seigneurs, et pendant qu'il prenait congé d'eux ils lui mettaient dans son écharpe une grande foison d'or et d'argent en lui disant : " Quand je viendrai dans l'autre siècle, alors tu me rendras ce que je te baille, " et il disait : " Ainsi ferai-je volontiers. " Le grand roi des Commaïns lui bailla une lettre qui s'adressait à leur premier roi, où il lui mandait que ce prud'homme avait très bien vécu et qu'il l'avait très bien servi et le priaît qu'il le récompensât de ses services. Quand ce fut fait, ils le mirent dans la fosse avec son seigneur et avec le cheval tout vivants, et puis lancèrent sur la fosse des planches bien chevillées, et toute l'armée courut prendre des pierres et de la terre ; et avant que de dormir, ils eurent fait, en remembrance de ceux qu'ils avaient enterrés, une grande montagne au dessus d'eux "

Chez les Gaulois, en effet, tout ce que l'on croyait avoir été cher aux morts était sacrifié à leur souvenir. Cette coutume qui, Dieu merci, disparut avec le temps, n'en est pas moins respectable, en ce sens qu'elle atteste chez nos ancêtres une foi naïve, mais inébranlable, en l'immortalité de l'âme

LE CHERCHEUR

NOUVELLES A LA MAIN

La politique chez le troquet :

- Oui, Polyte ! l'avenir est au socialisme !
- Ben oui, mais qu'é qu' c'est que l' socialisme ?
- C'est pas malin : t'as un sou, j'ai une pipe, t'achètes du tabac !
- Et après ?
- Eh ben, moi j'fame !
- Et moi, alorsse ?
- Toi ? Parbleu, tu craches !!!

* *

A la Campagne :

Le fils d'un fermier explique à son camarade d'école, j'une citadin en vacances, comment le blé pousse :

Ça se fait toujours de la même manière. Quand on sème le blé, on met du fumier dessus. Alors comme le blé n'aime pas le fumier, qui sent mauvais, il s'empresse de sortir de terre et de monter le plus haut qu'il peut pour ne plus le sentir.

* *

Une consultation :

Le médecin.—Vous ne souffrez d'aucune maladie grave ; cependant, abstenez-vous désormais de jouer du trombone.

—Bien docteur.

Après la sortie du client, un ami demande au médecin ce qui avait pu le pousser à défendre le trombone.

—Vous ne comprenez pas ?... C'est bien simple : Ce client habite juste au-dessous de chez moi !